

La Voix de l'Arménie

REVUE BI-MENSUELLE

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
30, Rue Jacob, Paris VI^{me}
.. .. Téléphone: Gobelins 40.99

Le Numéro : 0 fr. 50

Abonnements : France, Un an 12 fr. — Etranger, Un an 15 fr

Comité de Patronage de "LA VOIX DE L'ARMÉNIE"

- M. ALBERT THOMAS, ancien Ministre, Député.
M^{me} C. ANDRÉ.
M. le Général BAILLOUD, Inspecteur général des Troupes Françaises en Egypte et en Palestine.
Mgr BAUDRILLART, Recteur de l'Institut Catholique de Propagande Française à l'Étranger.
MM. Pierre BERNUS, Publiciste, Correspondant du Journal de Genève.
BONET-MAURY, Professeur honoraire de l'Université de Paris.
Pierre de BOUCHAUD, homme de lettres.
Emile BOUTROUX, de l'Académie Française.
Paul BOYER, Directeur de l'École des Langues Orientales vivantes.
Georges CLEMENCEAU, Président du Conseil des Ministres, Sénateur.
DENYS COCHIN, de l'Académie Française, ancien Ministre, Député.
Baron Ludovic de CONTENSON.
Henri COULON, Avocat à la Cour d'Appel.
Charles DIEHL, de l'Institut, Professeur à l'Université de Paris.
Paul DOUMER, ancien Président de la Chambre des Députés, Sénateur.
Emile DOUMERGUE, Doyen de la Faculté libre de Théologie protestante à Montauban.
Eugène d'EICHTHAL, de l'Institut, Directeur de l'École des Sciences Politiques.
Etienne FLANDIN, Sénateur.
Anatole FRANCE, de l'Académie Française.
FRANKLIN-BOUILLON, ancien Ministre, Président de la Commission des Affaires Extérieures.
M^{me} Georges GAULIS, Publiciste.
Dr. H. Adams GIBBONS, Docteur en Philosophie, auteur de « La Fondation de l'Empire Ottoman ».
Mgr GRAFFIN, Directeur de la Société Anti-Esclavagiste.
MM. GUERNIER, Député, ancien Haut Commissaire de la République Française en Grande-Bretagne.
A.-F. HEROLD, Vice-Président de la Ligue des Droits de l'Homme.
Gustave HERVÉ, Rédacteur en Chef de « La Victoire ».
C. JONNART, ancien Ministre, Sénateur, Président de la Compagnie du Canal de Suez.
Mgr LE ROY, Evêque d'Alinda.
MM. Raphaël-Georges LÉVY, de l'Institut.
Georges LEYGUES, Ministre de la Marine, Député.
F. MACLER, Professeur à l'École Nationale des Langues Orientales vivantes.
A. MEHLET, Professeur au Collège de France.
J. de MORGAN, ancien Délégué Général en Perse du Ministère de l'Instruction Publique.
René PINON, Publiciste, Professeur à l'École des Sciences politiques.
REBELLIAU, de l'Institut, Conservateur de la Bibliothèque de l'Institut.
Salomon REINACH, de l'Institut.
Marc REVILLE, Député.
G. SCHLUMBERGER, de l'Institut.
SENART, de l'Institut.
Mgr TOUCHET, Evêque d'Orléans.
M. Maurice VERNES, Président de la Section Religieuse de l'École des Hautes Études.

SOMMAIRE :

Les Anglais à Bakou,
par M. René PINON.

Le rôle ancien de l'Arménie,
par M. Jean BRUNHES.

MÉMOIRES ET DOCUMENTS. —
Un discours de M. ROOSEVELT.

REVUES ET JOURNAUX. — *Pour l'Arménie*, par M. Albert THOMAS. (*La France de Bordeaux*). — *La Politique turque et allemande au Caucase*, par M. René PINON (Correspondance d'Orient).

FAITS ET INFORMATIONS. —
La situation au Caucase, par A. H. —
Informations diverses.

La Voix de l'Arménie

REVUE BI-MENSUELLE

Les Anglais à Bakou

La *Voix de l'Arménie*, à diverses reprises, a dénoncé les vastes projets panislamiques et pantouraniens, nés dans l'imagination malade des Jeunes-Turcs; elle a exposé les plans, plus pratiques, d'expansion germanique vers l'Orient qui existaient déjà avant la guerre, mais que les événements, notamment la dislocation de la Russie, ont développés et transformés; elle a même montré comment une nuance d'antagonisme s'est révélée entre les ambitions intempérantes des Talaat et des Enver et la politique allemande, et comment un veto brutal venu de Berlin a arrêté, au mois de juin, la progression vers l'Est des Turcs en Transcaucasie. Voici qu'aujourd'hui un fait nouveau s'est produit qui modifie sensiblement les positions militaires et politiques respectives dans la région du Caucase et de la Caspienne: une force militaire anglaise est arrivée à Bakou le 5 août.

Bakou, sur la Caspienne, à la pointe orientale du Caucase, est un point stratégique, politique et économique d'une très grande importance. Bakou commande les grandes routes commerciales et militaires qui, de la Russie méridionale ou de la Mer Noire conduisent vers la Perse, par la voie de terre ou la voie de mer, ou vers le Turkestan, par la ligne de navigation de Bakou à Krasnovodsk prolongée par le chemin de fer Transcaspien. De Constantinople ou de Constantza, où règnent provisoirement les Allemands, le chemin le plus pratique, pour

gagner la Perse ou le Turkestan, est d'aboutir à Batoum et d'utiliser le chemin de fer Transcaucasien qui, de Batoum, par Tiflis, conduit à Bakou. Entre la barrière altièrre du Caucase et les plateaux massifs de l'Arménie, la vallée de la Koura, rejoignant par ses sources les rivières qui descendent à la Mer Noire, ouvre un large couloir que, de tout temps, le commerce et les armées ont utilisé. Batoum et Bakou se font pendant, aux deux débouchés opposés du couloir. Batoum est aux mains des Turco-allemands; mais voici Bakou aux mains des Anglais. S'ils parviennent à s'y consolider, c'est un succès important qui, même dans l'éclat de nos victoires sur le front occidental, ne doit pas passer inaperçu. A Bakou, les Anglais coupent l'expansion turco-allemande vers l'Asie centrale. Cet acte a toute la valeur d'un symbole. La présence des troupes anglaises, représentant tous les alliés, — les alliés dont la victoire ne peut plus faire de doute — signifie que l'Entente réglera souverainement, selon la justice et le droit des peuples, les questions Caucasiennes, comme les questions Persanes et Turques.

Bakou est, comme Salonique, la « ville convoitée. » Depuis longtemps, Allemands et Turcs la convoitent et préparent de savantes manœuvres pour y établir leur domination. Les Turcs la convoitent parce qu'elle est le centre des tribus tatares musulmanes qu'ils espèrent rattacher à leur empire et parce qu'elle serait le maître pilier du pont qui relierait Constantinople à Samarkand et à ces riches pays de la Transoxiane d'ou sont venus les anciens Turcs. Les Allemands la convoitent parce qu'elle est un des plus grands centres producteurs de pétrole du monde et qu'elle leur servirait de relai sur la route de la Perse et de l'Inde. Maîtres des puits du Caucase et de Roumanie, ils pourraient se passer du pétrole américain, ils contrôlèrent toutes les industries, tous les transports de la région qui utilisent le naphte.

Voilà pourquoi les Anglais, dès qu'ils l'ont pu, ont fait diligence pour occuper la ville. Ils se sont avancés par Hamadan et Kazvin jusqu'à Recht où ils ont embarqué les troupes destinées à occuper Bakou; en même temps ils envoyaient une force de police s'assurer de Krasnovodsk, tête de ligne du Transcaspien. A Bakou, ils ont trouvé une situation singulièrement trouble. Tout un prolétariat cosmopolite d'ouvriers pétroliers et de négociants s'agitait dans la populeuse cité. Dans la dislocation de l'empire russe, les Tatares, nombreux dans la ville et maîtres des campagnes, cherchèrent à s'emparer de Bakou avec l'aide des Turcs, des musulmans du Daghestan et des tribus de la montagne. Ils se heurtèrent à la résistance des russes, pour la plupart Bolcheviks, qui n'entendaient pas céder leur ville et la prodigieuse source de richesse et d'industrie qui fait vivre tout le pays, aux Tatares et aux Turcs. Les Bolcheviks bénéficièrent d'une alliance de fait avec les Arméniens. Ceux-ci, Arméniens de Russie ou fugitifs échappés au grand massacre, n'avaient pas le choix des alliances; ils se mirent résolument du côté de ceux qui montraient l'intention de résister aux Turcs qui s'avançaient sur Tiflis et Bakou. Les Bolcheviks avaient des armes et pouvaient en fournir aux Arméniens. Ce fut l'association arméno-bolchevik qui, durant quatre mois, disputa la ville aux Tatares alliés des Turcs et stipendiés des Allemands. Il y eut, autour de la ville et dans la ville, de durs combats, dont les Arméniens soutinrent le principal effort. Ils avaient affaire à des forces très supérieures comprenant environ 10.000 Tatares et 5.000 Turcs. Ils en vinrent à bout et restèrent maîtres de la ville et des puits de pétrole. A l'approche des Anglais, Bolcheviks et Arméniens se séparèrent, les premiers voulant s'opposer au débarquement des troupes anglaises, les seconds travaillant avec joie à faciliter leur tâche. Il est important de constater que, de

toutes les populations de la Transcaucasie, seuls les Arméniens sont restés invariablement fidèles aux alliés et confiants dans leur victoire finale. C'est grâce à leur vigoureuse et coûteuse résistance que Bakou et ses industries florissantes ne sont pas tombés aux mains des turco-allemands. Les Arméniens, avec leurs chefs nationaux, leurs bataillons organisés, sont, au même titre que les tchéco-slovaques, de véritables belligérants et méritent d'être traités comme tels.

A Bakou, l'avant-garde du général Dunsterville, un peu éloignée de sa base, ne s'est pas avancée sans assurer ses derrières et ses voies de communication. Sa présence a déterminé, en Perse, le remplacement d'un cabinet tout dévoué aux intérêts turcs et allemands par un ministère plus impartial dirigé par Vossough-ed-Daouleh, ancien ministre des Affaires étrangères et président du Conseil. Comment, à l'heure actuelle, les sympathies d'un patriote persan pourraient-elles hésiter ? A l'instigation des Turcs, la province de l'Azerbaïdjan, qui a Tabriz pour capitale, s'est déclarée indépendante et s'est donné un gouvernement inféodé aux Turcs, dont le premier acte a été de demander leur protection. Or, l'Azerbaïdjan est indispensable à la vie et à l'unité de la Perse ; c'est par cette province qu'elle se relie aux pays du Caucase et à l'Occident. Le véritable ennemi du Persan, c'est le Turc. L'histoire de ces hauts plateaux est toujours la même : Iran contre Touran. Les folies et les crimes des Jeunes-Turcs, qui ont précipité la Turquie dans une guerre qui achèvera sa ruine, serviront de leçon aux Persans et les mettront en défiance contre les « Jeunes-Persans » trop imitateurs des « Jeunes-Turcs ».

Dans la région de Recht et d'Enzeli, les Anglais n'ont pas eu de peine à faire rentrer dans l'ordre la tribu talische des Jangalis, ou Djenguelis qui, soulevée à l'instigation et avec les subsides des agents turco-allemands, inter-

ceptait la route du littoral de la mer Caspienne. A Bakou même, les Anglais peuvent compter sur les bataillons arméniens, aidés de tous les Russes non bolcheviks. Dans la région de Nakhitchevan, sur l'Araxe, au sud d'Erivan, le célèbre chef arménien Andranik, avec une troupe éprouvée, s'oppose à la marche des Turcs. A Erivan, capitale de la nouvelle « république arménienne » créée sous la pression des Turcs et foulée par leurs troupes, le général Nazarbekoff fait face avec le gros des troupes arméniennes à 25.000 Turcs. Ces détachements empêchent les Turcs de se servir de la ligne de Djoulfa et de communiquer librement avec l'Azerbaïdjan. Ainsi les éléments de résistance ne manquent pas ; il s'agit, pour l'Entente, de les grouper, de les armer, de les soutenir et l'on verra bientôt l'influence turque disparaître dans l'ancienne Transcaucasie russe.

L'avance des Anglais en Perse et à Bakou a eu pour effet de diminuer la tension que l'appétit exagéré des Turcs avait créée entre eux et leurs protecteurs allemands. Les, Turcs, arrêtés brutalement par un veto allemand dans leur marche vers l'est, ont reçu l'autorisation de reprendre leur mouvement vers le 20 juillet. Ils s'avancent maintenant dans la région entre Tiflis et la Caspienne, contenus avec peine par les unités arméniennes. Ils cherchent à établir une communication avec la « République de l'Azerbaïdjan septentrional » dont l'indépendance a été proclamée le 28 mai et reconnue par les Turcs. Sa capitale devait être à Bakou. Les Allemands, s'appuyant sur la Géorgie, dont ils ont fait reconnaître « l'indépendance » par le gouvernement de Lenine, poussent maintenant les Turcs en avant. Ils ont fait de Tiflis la capitale de la Géorgie ; un ambassadeur allemand, le comte Schulenberg, y conduit la campagne politique. Le 11 août, l'agence Wolff nous informait qu'un traité pour le commerce du pétrole avait été signé entre la Turquie, la Géorgie

et l'Azerbaïdjan. Le communiqué turc du 22 août signale une « avancée dans le nord-ouest de la Perse » sans indiquer de nom de lieu. Il est évident que les Allemands et les Turcs attachent beaucoup de prix à éliminer l'influence des Alliés de la Perse et du Caucase. La *Deutsche Zeitung* du 27 juillet y insistait encore : « Il faut que les Allemands s'installent en Perse ; il s'agit d'un problème dont la solution est d'une importance capitale pour notre commerce, pour notre vie économique et notre prestige. » C'est là un refrain qui revient fréquemment dans la presse pangermaniste et expansionniste. On va chercher à installer solidement l'influence turco-allemande dans l'Azerbaïdjan septentrional et à occuper la côte de la Caspienne de manière à isoler complètement les forces anglo-arméniennes de Bakou. Si l'on réussissait à s'en débarrasser, « l'indépendance » de la république arménienne ne pèserait pas lourd dans la balance.

Pour mener une campagne sérieuse soit en Perse, soit dans le Caucase, il faudrait aux Turcs des forces plus importantes et plus fraîches que celles dont ils peuvent disposer. Le nouveau correspondant du *Times* en Orient assure, dans un article qu'il vient d'écrire pour la revue *La Palestine* que les Turcs n'ont pas, à l'intérieur de l'Empire, plus de 200.000 hommes. En admettant même que son évaluation soit faible, il n'en est pas moins certain que, pour faire face aux alliés en Palestine et en Mésopotamie, les Turcs n'ont pas trop de toutes leurs forces et qu'il ne leur en restera guère pour une campagne en Perse. L'espoir de voir arriver des divisions allemandes, pour les aider à reconquérir Jérusalem et Bagdad, s'évanouit en ce moment sur les bords de l'Aisne et de la Somme. Il y a beau temps d'ailleurs que les fameuses divisions Tigris I et II, dont la formation avait été annoncée à grand fracas et qui s'entraînaient dans les camps alle-

mands pour aller jeter les Anglais dans le golfe Persique, ont fondu au feu des batailles de France. C'est pourquoi les Turcs voudraient former des unités avec les populations indigènes du Caucase et de la Perse, notamment avec les Tatares, et soulever la Perse, le Turkestan, l'Afghanistan et même l'Inde. Mais ces populations sont informées de la situation réelle sur les fronts d'Europe et il est douteux qu'elles se prêtent, soit à un recrutement important, soit à une révolte.

Ainsi, tandis que les trois républiques caucasiennes (Géorgie, Arménie, Tatares) se prêtent, à Constantinople, à d'illusoires négociations, la campagne d'automne se prépare et la guerre continue. C'est le caractère spécial, et vraiment nouveau dans l'histoire, du traité de Brest-Litovsk : dans les pays qui l'ont signé, la guerre continue de plus belle ! Les Turcs préparent un effort tant du côté du Caucase et de la Perse qu'en Palestine et en Mésopotamie ; il est douteux que cet effort puisse être considérable. La presse allemande incite ses alliés ottomans à regarder du côté du canal de Suez et de Bagdad, mais elle se garde bien d'annoncer que l'Allemagne leur enverra des secours. Du côté allié aussi, on prépare la campagne d'automne. L'inauguration du pont sur le canal de Suez achève la jonction par voie ferrée entre l'Egypte, base d'opérations du général Allenby, et le front de Palestine. En Perse les Anglais consolident leurs lignes d'étapes pour ne pas laisser Bakou « en l'air ». On peut espérer que l'automne, qui est, dans toutes ces régions, favorable aux mouvements de troupes, verra des événements importants. La situation des alliés est excellente ; elle sera encore plus forte si, comme la plupart des grands journaux américains le demandent, le président Wilson estime l'heure venue pour les Etats-Unis de déclarer la guerre aux Turcs, assassins de la nation arménienne. Le front d'Asie est très important ; stratégique-

ment, il constitue un flanc de la coalition ennemie ; politiquement, la chute de la Turquie des Jeunes-Turcs arrêterait net, en Asie, toute influence allemande pour le présent, toute expansion allemande pour l'avenir.

Les Arméniens qui continuent si bravement la lutte dans la Transcaucasie méritent d'être cités à l'ordre du jour de la grande alliance pour le droit et la justice. Mais leur lutte héroïque ne saurait se prolonger indéfiniment. Ils peuvent être sauvés soit par l'avance des Anglais vers le Nord, par Recht ou par Tabriz, et le renforcement du corps déjà établi à Bakou, soit par une renaissance de la Russie. Si un ordre, même provisoire, se reconstituait en Russie sous la forme d'une fédération d'Etats autonomes, les petites républiques du Caucase seraient heureuses d'y adhérer et de s'affranchir de la tutelle turque — stérilisante et mortifière — et de la tutelle allemande — oppressive et égoïste.

De ses rêves panislamiques et pantouraniens, le réveil de la Jeune-Turquie sera cruel. Les aventuriers du Comité Union et Progrès avaient résolu d'anéantir, par le massacre ou l'islamisation, tous les éléments non turcs de l'Empire ottoman ; ils voulaient se servir de l'alliance allemande pour créer une Turquie forte qui éliminerait, avec le temps, toute tutelle européenne. Ils n'ont que trop réalisé la première partie de ce programme par le massacre horrible de près d'un million d'hommes, de femmes et d'enfants. Ils se donnent à eux-mêmes l'illusion d'être forts ; ils rêvent de conquêtes, d'annexions, de longs espoirs et de vastes pensées ; ils oublient que La Mecque est indépendante, Bagdad et Jérusalem aux mains des alliés, que la victoire de l'Entente est certaine, que l'Allemagne ne peut plus les sauver et que, pour les mauvais bergers, l'heure de l'expiation approche. Le jour de leur chute les trouvera sans un ami, sans un défenseur : et ce sera justice. René PINON.

Le rôle ancien de l'Arménie

Il y avait une fois un célèbre roi d'Arménie qui s'appelait Tigrane, et un plus célèbre roi de Pont qui s'appelait Mithridate Eupator (132-63 avant J.-C.). Tigrane était plus âgé que Mithridate, mais il n'en était pas moins son gendre. Pour que le Pont devint la tête d'un grand empire, il avait fallu à Mithridate l'appui de l'Arménie, et il avait voulu consacrer cette alliance des royaumes par une alliance de famille : sa fille Cléopâtre avait épousé Tigrane.

Il y avait aussi un très célèbre général romain qui s'appelait Pompée; il brigua la gloire de succéder à Lucullus et de devenir le général vainqueur assurant à la domination de Rome toute l'Asie antérieure avec les rivages et les ports du Pont, avec la splendide citadelle naturelle de l'Arménie; il connaissait l'art des « communiqués » tendancieux; son rapport officiel au Sénat, *epistola laureata*, écrit après la mort de Mithridate est du style hyperbolique d'une affiche électorale; le prestige que lui valurent ses succès en Asie arménienne et pontique fut tel que lors de son triomphe à Rome, il prononça devant la populace du forum une harangue qui est restée le modèle du genre; une tablette, dédiée à Minerve et à nous conservée par Diodore de Sicile, nous permet d'en deviner les exagérations puérides jusqu'à l'extrême précision : Pompée déclare « qu'il a soumis tous les peuples qui habitent entre la mer Noire et la mer Rouge, et reculé les frontières de l'empire romain jusqu'aux bornes de la terre »; il se vante d'avoir emporté d'assaut 1.538 forteresses, coulé 846 navires, vaincu, tué, ou fait prisonniers 2.178.000 hommes.

Il y avait une fois un grand géographe nommé Strabon; né dans l'arrière-pays montagneux du Pont à Amasie en 63 avant J.-C., l'année même du suicide de Mithridate, il apprit,

contempla et décrit de cet observatoire oriental la terre entière; et celui dont les *Commentaires*, malheureusement perdus portaient le titre *Ta Meta Polubion, la Suite de Polybe*, mérita comme géographe d'être jugé plus grand que son maître Polybe comme historien...

Il importe de se rappeler tous ces faits pour comprendre ce que fut et ce que devrait être encore, dans les préoccupations des hommes politiques, la terre où se défendent si vaillamment les Arméniens contre la plus sanguinaire des tyrannies. « Pays inaccessible et lointain!... problèmes politiques d'un intérêt secondaire... » pensent certains bien à tort. Ce n'est pourtant pas d'aujourd'hui que l'Arménie a tenu, en ses âpres vallées et sur ses hauts plateaux éruptifs, le secret et le nœud des relations durables entre l'Europe orientale et l'Asie iranienne.

Des émouvants souvenirs que nous évoquions il est aisé de tirer bien des leçons : Strabon démontre quel centre d'informations intellectuelles et économiques était le pays contigu à l'Arménie proprement dite; Pompée et sa gloire de triomphateur nous prouvent qu'au I^{er} siècle avant Jésus-Christ, on saisissait à Rome la signification décisive de l'extrême « front oriental » des légions romaines; et par-dessus tout l'histoire de Mithridate illustre l'importance de l'Arménie et les étroites connexions de l'arrière-pays de hautes montagnes avec tous les territoires et États des bords du Pont-Euxin, Pont proprement dit, Colchide — qui est vallée du Rion avec Koutaïs et Batoum — Chersonèse Taurique, qui est aujourd'hui Crimée.

J'étais jeune et élève de l'École Normale Supérieure lorsque Théodore Reinach soutint en Sorbonne sa thèse pour le doctorat sur *Mithridate Eupator, Roi de Pont* (1890); je me rappelle à quel point son livre m'enchantait; il m'avait laissé l'impression dominante d'une rare perception et d'une habile et pittoresque description de tout le cadre géographique de cette presque fabuleuse histoire... Plus d'un quart de siècle s'est écoulé depuis lors : je viens de reprendre la thèse, de la relire —, et ce fut sans désenchantement.

Après toutes les premières guerres de l'Euxin qui aboutirent

au protectorat sur la Crimée et à la conquête de la Colchide, Mithridate Eupator voulut compléter l'unité et la continuité géographiques de son royaume en s'assurant la maîtrise de la Petite-Arménie qui séparait la Colchide du Pont, c'est-à-dire « le quadrilatère profondément raviné qui se dresse entre les vallées du Lycos, du haut Euphrate et du haut Halys, dessinant comme le bastion nord-est de la péninsule anatolienne. » La renommée de Mithridate était déjà si brillante que le dynaste arménien Antipater abdiqua en sa faveur. La gloire du Pont et de son chef rayonna en vérité le jour où, par la possession de la Petite-Arménie, la frontière du royaume fut portée jusqu'à l'Euphrate.

Mithridate trouva parmi les Arméniens des sujets et des soldats fidèles, notamment des cavaliers et des archers d'élite. Les Arméniens d'aujourd'hui doivent se souvenir que l'illustre chef de guerre, qualifié par Cicéron de *Rex post Alexandrum maximus*, a mérité d'être désigné, comme l'a fait Eutrope, du double titre de roi de Pont et d'Arménie, *Ponti et Armeniae rex*.

Mithridate fut dès lors jeté dans toutes les complications politiques de l'intérieur de l'Asie antérieure; voisin de la Cappadoce, il la conquiert puis la perdit; voisin de la Grande-Arménie à laquelle était liée la Sophène, il s'allia avec Tigrane, lui donna l'une de ses filles, et le poussa à prendre lui-même une revanche sur la Cappadoce. Cette extension des ambitions de Mithridate et de Tigrane les mirent en face de la puissance romaine; et Rome envoya contre eux un jeune général Sylla, qui rétablit en Cappadoce Ariobarzane et planta pour la première fois en 92, les aigles romaines victorieuses sur les rives de l'Euphrate. Or qui pose le problème du haut-Euphrate, met en jeu les destinées de l'Arménie.

Les guerres ou plutôt la grande guerre contre Rome dans laquelle Mithridate après de si valeureux succès devait être vaincu avait donc commencé. Elle parut d'abord grandir Mithridate Eupator au delà de toute espérance.

Après une première période de victoires, en 88, le roi, établi à Pergame, gouverne tout l'Orient, non seulement l'Asie

Mineure, mais l'Archipel (sauf Rhodes) et la Grèce continentale jusqu'à la Thessalie. Le monarque prépare une expédition pour conquérir la Thrace et la Macédoine. La mer Egée est presque aussi « pontique » que la mer Noire; et tout cela n'est devenu possible que parce que le roi de Pont appuie sa force au retranchement formidable que constitue le massif arménien.

Cependant les Romains sentent tout l'Occident menacé par la puissance nouvelle qui se lève à l'Orient; moyennant de très coûteux et de très longs efforts, finalement ils l'emportent.

Après le désastre de Cyzique, en Bithynie (hiver 73-72), Mithridate avait essayé de tenter la victoire sur mer, sur la mer Noire; puis il s'était retiré dans la montagne du Pont, sur le Lycos, affluent de l'Iris, autour de Cabira, et y avait réorganisé une armée capable de résister au général romain Lucullus (71); cette armée vainquit même d'abord le Romain; elle le paralysa durant plusieurs mois; mais après un désastre partiel et une panique, Mithridate dut s'enfuir vers son gendre Tigrane, vers l'Arménie, suprême refuge et espoir.

L'Arménie, sous Tigrane, était devenue un très vaste empire, et sous la prééminente influence de la fille de Mithridate, Cléopâtre, intelligente et virile, l'hellénisme y pénétrait. Tigrane avait fondé *ex nihilo* une capitale Tigranocerte, en cette zone-limite entre la montagne et le désert qui a été de tout temps et qui est encore la bande fertile suivie par les caravanes; il en avait fait en quelques années, une cité de 300.000 habitants!

Pourquoi fallut-il que Tigrane, vieilli, grisé par trop de succès, mis en défiance contre son beau-père, ne comprît pas en cette année 71, que le sort de l'Arménie était lié à celui du Pont? Il accorda misérablement l'hospitalité au grand roi réfugié, et lui assigna comme résidence forcée un château-fort dans un district écarté et malsain.

La réconciliation de Tigrane et de Mithridate ne se fit que vingt mois plus tard, — trop tard. Lucullus avait déjà franchi le Tigre occidental non loin de sa source et marchait droit sur les défilés du Taurus et sur Tigranocerte. Le 6 octobre 69 fut le jour de la grande défaite de Tigrane et des Arméniens. Tigrane en fuite rejoignit alors Mithridate.

« Les deux princes, dit Théodore Reinach, se revoyaient dans des circonstances très différentes de celles où s'était produite leur première entrevue; la scène fut pathétique. Mithridate descendit de cheval dès qu'il aperçut Tigrane, l'embrassa les larmes aux yeux, lui donna un habit royal, ses gardes, ses officiers. Mithridate s'ingénia à reconforter cette âme écrasée, à lui communiquer un peu de cette virilité dont il débordait lui-même, Tigrane se laissa faire comme un vieil enfant; il rendit un tardif hommage à la clairvoyance de son beau-père, et se livra, cette fois sans réserve, à la direction politique et militaire de Mithridate. »

Le résultat de cette union fut, au bout de deux années, la reconquête du Pont et de la Cappadoce par Mithridate, la défaite des Romains, le remplacement de Lucullus.

Ce fut en effet, en 66, après les échecs de Lucullus, que Pompée fut désigné comme général en chef. Et les revers suprêmes de Mithridate commencèrent. Toujours ces revers furent en connexion avec les défiances haineuses du vieux roi d'Arménie. Lorsque, de nouveau vaincu, le roi de Pont atteignit la frontière de la Grande-Arménie, une tragédie domestique l'avait fait soupçonner d'une trahison, et sa tête était mise à prix pour cent talents (600.000 francs).

Mithridate se fraya un passage jusqu'à la mer, puis de là il longea la côte inhospitalière jusqu'en Colchide, et alla demander l'aide des tribus indépendantes du Caucase.

Les malheurs personnels de Mithridate avaient d'ailleurs entraîné du même coup la ruine de l'Arménie: Pompée l'occupait sans coup férir, et des légions prirent leurs quartiers d'hiver, après l'avoir, tout entière traversée, à l'extrême frontière de l'Arménie, sur les bords du Cyros, qui n'est autre que la Koura (la Koura! la rivière encaissée de la belle Tiflis). Au printemps suivant, Pompée remontant la vallée de la Koura, puis passant en Colchide, avait essayé de surprendre Mithridate.

Mais lui, avait fui encore plus loin et avait réalisé le tour de force, mi par terre, mi par mer, de gagner le Bosphore Cimmérien (détroit de Kertch-Iénikalé) et de se réinstaller dans sa vieille capitale de la Méotide, Pantécapée (sur l'emplacement de

la ville actuelle de Kertch, que domine le mont Mithridate). « En quelques semaines, l'autorité du roi fut rétablie sur tout le territoire bosporan aussi solidement que dix ans auparavant. Pour la seconde fois, la fortune avait, comme par miracle, rendu un royaume à Mithridate (65 av. J.-C.) ».

Cependant, « du fond de sa citadelle du Bosphore, le vieux roi, inexpugnable, mais paralysé, apprit avec une rage impuissante, la chute de ses dernières forteresses, la confiscation de ses trésors, la trahison de sa femme, la mort de sa fille préférée, le morcellement de ses provinces héréditaires. »

C'est alors qu'il leva et organisa une nouvelle armée et conçut le projet de marcher sur la Pannonie, puis de là sur l'Italie, comptant sur le concours des Sarmates, des Bastarnes et des Gaulois...

Mais le malheur entraîne la défiance et engendre le malheur. De ses propres troupes la révolte surgit ; la trahison tramée dans sa propre famille et la révolte provoquée parmi ses troupes firent proclamer roi son fils Pharnace. « Mithridate se retrouva tout entier pour mourir ». Et comme le poison n'avait pas réussi à le terrasser, il demanda à un de ses gardes fidèles, le gaulois Bituit, de l'achever d'un coup d'épée (63 av. J.-C.).

Je suis monté un soir d'automne sur le mont Mithridate qui fut jadis la forteresse d'où le roi de Pont suivit les péripéties de l'émeute déchaînée et appela lui-même la mort. Devant les yeux quel panorama lumineux : le détroit, le port gorgé de bateaux, la ville en amphithéâtre, la péninsule basse aux tons blonds parsemée de minuscules volcans de boue ! Et devant l'esprit, quel panorama d'histoire !

Car cette histoire, vieille de vingt siècles, nous fait sentir plus que toutes les démonstrations géographiques, la solidarité des domaines politiques qui sont répartis tout autour de la mer Noire ; elle nous la révèle comme nous l'ont révélée de trop nombreux et trop graves faits politiques de 1918 ; c'est d'une part en rapport avec la Russie méridionale et d'autre part en rapport avec la Perse que nous devons apprécier la valeur stratégique — nous entendons signifier ici stratégie politique tout autant que stratégie militaire, — de la position qui

est celle de l'Arménie, le pays de nos amis opprimés, les Arméniens.

Si l'Arménie avait été tout entière dévouée à Mithridate, ce prince séduisant et terrible, orateur et soldat, Perse par ses origines et Grec par son éducation, rénovateur et propagateur de l'hellénisme, aurait été capable de tenir tête à la plus solide domination qu'ait connue le vieux monde méditerranéen.

Certes les problèmes se posent tout autrement aujourd'hui : c'est de l'Ouest méditerranéen, de l'Europe occidentale seule, que peut et doit venir la libération arménienne. Mais combien serait-on naïf de croire que la question d'Arménie n'est qu'une question d'Asie ! Sans parler même des si nombreux Arméniens de Constantinople, de Londres, des États-Unis et de toute la diaspora, elle est méditerranéenne au premier chef et elle est européenne au même degré que les destinées des autres nations opprimées de l'Europe centrale et orientale, nos amies et nos alliées. Il ne peut y avoir de liberté de la mer Noire sans un régime autonome et libre de l'Arménie, et réciproquement.

Du temps de Mithridate, la suprême puissance occidentale, la puissance romaine a perçu la portée des événements qu'un grand génie développait sur les rivages du Pont et dans les montagnes de l'Arménie. Le grand génie de Mithridate avait d'autre part pressenti cette double vérité : un royaume de Pont devait être intimement lié à un royaume d'Arménie, le rivage à la montagne, les ports de Sinope, d'Amisos, de Tripolis (Tripoli), et de Trapézonte (Trébizonde) à la région des lacs ainsi qu'aux cônes volcaniques du Grand et du Petit Ararat, haut dressés sur les plateaux de laves, face au Caucase ; et ce double royaume ne pouvait atteindre ses fins asiatiques qu'en assurant, par la conquête ou par l'alliance ou par l'amitié, des relations politiques et pacifiques s'étendant à toute la Méditerranée.

Jean BRUNHES,
Professeur au Collège de France.

MÉMOIRES ET DOCUMENTS

Les Buts de Guerre des Alliés

Un discours de M. Roosevelt

New-York, 6 septembre. — M. Roosevelt, parlant à City Hall à l'occasion de la célébration de l'anniversaire de La Fayette, a dit :

La paix alliée doit garantir la pleine réparation de la part de l'Allemagne pour les crimes qu'elle a perpétrés contre le monde.

Ce que la Bulgarie a pris à la Serbie et à la Roumanie doit leur être rendu. Les empires d'Autriche et de Turquie doivent être démembrés ; toutes les populations assujetties, libérées ; les Turcs chassés d'Europe ; l'Alsace-Lorraine doit être rendue à la France, la Belgique restaurée et indemnisée ; les provinces italiennes de l'Autriche rendues à l'Italie et les provinces roumaines en Hongrie rendues à la Roumanie ; la Pologne, reconstituée en Etat véritablement indépendant, doit se voir adjoindre la Pologne autrichienne et prussienne comme la Pologne russe et obtenir l'accès sur la Baltique ; la liberté doit être garantie à la Lithuanie, à la Livonie et à la Finlande ; aucune partie de l'ancien empire russe ne doit être laissée sous le joug allemand ; le nord du Schlesvig doit retourner aux Danois ; la Grande-Bretagne et le Japon doivent garder les colonies qu'elles ont conquises ; l'Arménie doit être libérée, la Palestine constituée en Etat israélite et les chrétiens de Syrie libérés.

M. Roosevelt préconisa comme devant former des Etats indépendants les Tchéco-Slovaques et Yougo-Slaves.

REVUES ET JOURNAUX

POUR L'ARMÉNIE

Abandonner l'Arménie serait au point de vue humain
un crime intolérable
Il faut la défendre contre le Turc et l'Allemagne

Sous ce titre M. Albert Thomas, l'éminent et infatigable défenseur des peuples opprimés, qui a déjà plus d'un titre à la reconnaissance des Arméniens pour ses publications antérieures en faveur de leur cause, vient de publier dans La France de Bordeaux du 24 août, un éloquent article sur l'Arménie, que nous nous faisons un plaisir de reproduire intégralement.

L'ancienne Transcaucasie russe, qui fut pendant quelques jours la République transcaucasienne, sera sans doute encore longtemps le théâtre d'intrigues multiples et compliquées. Depuis que l'avance turque au-delà des frontières tracées par le traité de Brest-Litovsk a fait échouer cette tentative de conciliation entre les intérêts géorgiens, arméniens et tartares, le péril germano-turc a grandi d'heure en heure. Des rares nouvelles qui nous viennent de là-bas, deux faits se dégagent, précis et lamentables : c'est l'accroissement de l'influence allemande, c'est la continuation du martyre de l'Arménie héroïque et fidèle.

En dépit de toutes les trahisons, abandonnée même de sa sœur chrétienne la Géorgie, l'Arménie reste fidèle à l'idéal de liberté et d'indépendance des alliés, qui n'ont pas encore réussi à lui porter secours et elle ne cesse de les appeler d'une clameur

désespérée que l'on prendrait pour un cri d'agonie si un tel peuple pouvait mourir.

Une des dernières dépêches venue de Moscou et publiée par les journaux anglais donnait cette précision succincte et terrible : « Dans l'espace d'une quinzaine de jours, les Turcs ont massacré plus de 10.000 Arméniens. »

C'est que les Arméniens sont les seuls qui aient eu assez de cœur pour résister aux armées turques qui marchaient sur Tiflis, par Ardahan et Kars.

Dans une imposante réunion tenue à Tiflis, le président de l'assemblée arménienne a fait acclamer ce cri tragique : « Si nous devons périr, périssons avec honneur ». Et les actes qui ont suivi ont été à la hauteur de ces mâles paroles. Au lendemain de l'émouvante déclaration de Tiflis, les Syndicats ouvriers arméniens ont voté une résolution commandant à tous les hommes valides de s'enrôler. De leur côté, les étudiants et les jeunes gens des écoles ont décidé que le champ de bataille était désormais la seule école où ils poursuivraient leurs études.

C'est cette petite armée de volontaires qui, manquant de vivres et de munitions, a disputé pied à pied à l'envahisseur les massifs montagneux du sol national ; et c'est cette défense opiniâtre que les Turcs ne pardonnent pas à la race martyre qu'ils travaillent à exterminer depuis plus de vingt ans. Ils savent qu'elle luttera jusqu'à la mort, et ils escomptent froidement la disparition du dernier Arménien pour supprimer la question arménienne.

Est-ce que les alliés souffriront que ce crime soit perpétré jusqu'au bout ? Eux qui travaillent à l'affranchissement des nationalités opprimées, et qui promettent la libération à celles-là même qui se sont courbées pour un temps sous la loi du plus fort, que feront-ils pour l'Arménie, dont le peuple molesté entre tous est le plus irréductible dans sa défense impuissante ?

Si les Arméniens périssaient avec honneur, comme ils en ont formulé le vœu sublime, ne serait-ce pas une honte éternelle pour le monde civilisé, et pour ceux-là en particulier qui se battent afin d'établir sur la terre le règne de la justice, le respect du droit, le libre épanouissement de l'instinct national ?

Abandonner l'Arménie à son sort tragique serait, au point de vue humain, un crime intolérable, et au point de vue de la politique réaliste, ce serait une faute que l'Entente expierait lourdement quelque jour.

La question de l'Arménie est étroitement liée à la question du Caucase. Et c'est ainsi toute la question d'Orient qui resurgit. Or la question d'Orient est une des causes originelles de la guerre présente. Il ne saurait y avoir une victoire décisive des alliés sans une solution de la question d'Orient.

Pendant des années, la diplomatie germanique a déployé une énergie persévérante pour ouvrir à l'Allemagne une route de pénétration dans l'Asie moyenne. Cette route, qui passait par Bagdad, offrait le précieux avantage de se développer tout entière dans les régions ottomanes où l'Allemagne avait déjà solidement établi son influence et ses sources de profit.

Au moment où le rêve ambitieux touchait à sa réalisation, il fut anéanti par les victoires des armées britanniques qui occupèrent successivement la rive septentrionale du golfe Persique, Bassorah, la Mésopotamie méridionale et Bagdad même.

Décue de ce côté, l'Allemagne n'abandonne rien de ses vastes espoirs; avec la rapidité et la sûreté de résolution dont elle a déjà donné mainte preuve, elle a modifié ses plans, et cherché une autre voie qui puisse l'amener au cœur de l'Asie. Ayant créé la République de l'Ukraine et étendu jusqu'à la mer Noire le territoire du nouvel Etat, elle veut s'assurer le Transcaucasien, par lequel elle menacera l'Angleterre aux Indes.

Sur les deux routes, aux deux extrémités de son pays désolé, elle rencontre le peuple arménien opprimé, mais vivace, prêt encore à se défendre, et fort de sa loyauté envers ceux qui tentèrent de le protéger.

Ce n'est donc pas seulement au nom du droit et de la justice que l'Arménie doit être secourue par les alliés; c'est dans l'intérêt même de la paix de l'Europe.

Pour comprendre la nécessité de créer une Arménie autonome, il suffit d'évoquer l'histoire de ces vingt dernières années.

Déjà, en 1894-96, les persécutions et les massacres organisés par le sultan rouge dans ce malheureux pays, avaient excité l'horreur et l'indignation de tout l'univers civilisé. Pourtant cela n'empêcha point les Jeunes-Turcs de renouveler en 1909 les pires atrocités du régime hamidien.

C'est seulement à la veille de la guerre, le 8 février 1914, qu'on crut avoir réussi, après de longues négociations, à imposer au gouvernement ottoman un programme complet de réformes, garantissant la sécurité publique et autorisant l'emploi de la langue arménienne dans les tribunaux et dans les écoles. Mais c'étaient là des réformes sur le papier. Après les avoir acceptées, la Porte s'appliqua d'abord à les éluder par tous les moyens, puis les refusa brutalement dès les débuts de la guerre et avant même que la Turquie y eût pris part.

Les massacres qui ont eu lieu, depuis lors, ont dépassé en horreur tous les précédents. Lorsque les troupes russes du Caucase, composées en grande partie d'Arméniens, pénétrèrent en 1915 sur le territoire turc, l'ordre arriva de Constantinople de désarmer toute la population des villes et des villages et d'organiser la déportation en masse. Cet ordre, donné sous prétexte de nécessité militaire fut le signal d'une véritable entreprise d'extermination. Des témoins oculaires ont raconté qu'ils avaient vu fusiller des hommes valides par groupes de trente. Les femmes et les enfants chassés de leurs demeures mises au pillage, furent acheminés vers l'Euphrate en lamentables cortèges qui, sur leur passage, jalonnèrent les routes de cadavres et de mourants. La proportion des morts a varié de 50 à 80 % dans ces convois lugubres. La population arménienne qui comptait 1.800.000 âmes en 1912 se voyait réduite à 600.000 âmes au printemps dernier, tant la cruauté turque organisée et disciplinée par les méthodes allemandes, donne des résultats merveilleux.

..

De toutes les nations sur lesquelles la guerre a déchaîné le deuil et la ruine, aucune n'a été éprouvée aussi cruellement que l'Arménie, aucune n'a soutenu la lutte dans des conditions aussi

désespérées. Ceux qui seraient tentés de se demander si une Arménie autonome serait un Etat viable, n'ont qu'à se souvenir de cet effort surhumain pour trouver une réponse probante. Le peuple arménien vient de donner la mesure de son âme et de sa volonté.

Et tous ceux qui la connaissent savent que son intelligence est à la hauteur de son héroïsme. Le génie créateur et l'activité commerciale de l'Arménien sont une des principales causes de la haine que lui a vouée l'Ottoman. Les banquiers et les grands industriels arméniens ont toujours occupé le premier rang en Turquie. Pour ce qui regarde l'administration intérieure de la nouvelle République autonome, on serait certain de trouver parmi les Arméniens d'Europe et d'Amérique tous les éléments nécessaires pour organiser un gouvernement de progrès.

Le seul danger viendrait du dehors. Il faudrait défendre l'Arménie contre la Turquie secondée par l'Allemagne impérialiste. Mais l'Entente doit, certes, cette protection à l'Arménie, qui a versé dans l'armée russe 150.000 hommes. Et ceux-là n'ont pas quitté le front comme les bolcheviks; ceux-là n'ont pas cessé, depuis quatre ans, de se battre et de verser leur sang pour notre cause qu'ils ont faite leur dès le premier jour.

En leur accordant son appui, en leur envoyant des soldats et du matériel de guerre, l'Entente acquitterait une dette d'honneur et elle défendrait contre la rapacité allemande un beau pays dont le sol arrosé par de puissants fleuves recèle encore plus de richesses que n'en dévoile sa fertilité admirable.

Le jour où les fils de cette magnifique contrée, jouissant de la sécurité qu'assure un gouvernement régulier, pourraient s'adonner au travail, l'Arménie, qui a excité la pitié du monde entier, deviendrait l'objet de son émerveillement, un intense foyer d'activité où les bienfaits de la civilisation européenne s'épanouiraient dans la rayonnante douceur de la vie orientale.

ALBERT THOMAS.

La Politique Turque et Allemande au Caucase

Les renseignements, fragmentaires et incomplets, qui nous parviennent sur la situation dans l'ancienne Transcaucasie russe, suffisent à nous montrer un extraordinaire remous de soldats en armes, d'états en formation ou en décomposition, d'ambitions rivales, d'intrigues entrecroisées : les nationalités se cherchent et se posent en s'opposant. Au milieu de ce chaos, une double pensée directrice, turque et allemande, se révèle ; cette double pensée d'abord s'est traduite par une seule volonté et un seul plan, mais, peu à peu, les deux influences se séparent, se distinguent et finissent, entre les deux alliés, par une mésintelligence qui va presque jusqu'au conflit. C'est cette évolution qu'il est intéressant d'analyser.

On sait comment, en Transcaucasie, les fonctionnaires et les soldats du Tsar faisaient, tant bien que mal, vivre en suffisante harmonie les trois grands groupes de population qui forment les neuf dixièmes des habitants de la région : Géorgiens, Arméniens, Tatares. Entre ces trois groupes la tradition historique est faite de rivalités et de luttes : divergences religieuses, sociales, ethniques ; les Géorgiens sont chrétiens comme les Arméniens, mais avec une minorité musulmane ; c'est un peuple de hobereaux et de petits propriétaires ; les Arméniens sont agriculteurs, artisans et commerçants et ont une organisation démocratique. Les Tatares sont musulmans sunnites, avec une minorité chiite. Les trois peuples se disputent la prédominance à Tiflis, centre du gouvernement et de la vie économique.

Au moment où se produisit l'effondrement de la Russie et la débandade de l'armée du Caucase, qui avait remporté de si brillants succès, les trois peuples cherchèrent à s'entendre et constituèrent un gouvernement commun. Les Arméniens, plus directement menacés, comprirent que l'union était pour eux la

seule chance de salut ; ils cherchèrent une sincère réconciliation avec les Géorgiens, s'effaçant devant eux, prenant soin de les ménager ; ils espéraient, par l'union des deux peuples chrétiens, amener les Tatares à s'entendre avec eux et fonder la république fédérative du Caucase qui s'unirait, dès que la possibilité en apparaîtrait, avec la république fédérale russe. Les Arméniens apportaient dans l'association le poids de troupes braves, solides, bien organisées et espéraient que leur petite armée pourrait résister assez longtemps pour permettre aux Géorgiens de constituer à leur tour une armée. Ils avaient compté sans les intrigues turques et allemandes.

Dans les vastes projets de domination du gouvernement de Berlin, la Turquie n'est qu'un instrument ; depuis longtemps à bout de forces, elle ne vit que par l'appui financier et militaire de l'Allemagne ; elle est encadrée, étayée par des Allemands. Après la guerre, les Allemands y seraient les maîtres, y organiseraient l'exploitation économique, y enverraient des colons, y recruteraient des soldats, le panislamisme serait à leur service une arme grâce à laquelle ils deviendraient les maîtres de l'Asie occidentale et de l'Afrique du Nord. Les Jeunes-Turcs acceptaient ce rôle de vassaux. Mais tout à coup la débâcle russe qu'ils n'avaient rien fait pour provoquer, les enivra ; cette Russie formidable qui depuis si longtemps devait, d'après les prédictions des diplomates, absorber la Turquie, voilà qu'elle s'effondrait, s'effritait et tombait au-dessous de la Turquie elle-même. Le signe visible de la victoire turque, n'était-ce pas ce traité de Brest-Litovsk qui donnait à l'Empire Ottoman des territoires perdus par lui en 1877, Alaschkert, Batoum, c'est-à-dire la domination de la Mer Noire ? Est-ce que la Crimée, qui se proclamait indépendante, n'allait pas devenir elle aussi un état musulman fédéré avec la Turquie comme avant Catherine II ? Des projets grandioses se formèrent dans le cerveau des Enver et des Talaat. Leurs agents travaillaient les Tatares de la région de Bakou, et les petits peuples musulmans du Caucase ; ils poussaient les musulmans de la région du Volga et ceux du Turkestan à s'organiser en républiques indépendantes, alliées et fédérées avec la Turquie. En Perse, ils suscitaient des troubles

dans l'Azerbaïdjan et travaillaient à instaurer à Téhéran un gouvernement composé de Turcs et dévoué aux intérêts turcs. La politique panislamique, que les Allemands avaient appuyée dans le dessein de s'en servir, devenait, entre les mains ambitieuses des Jeunes-Turcs, une politique pantouranienne, qui ne tendait à rien moins qu'à une réunion, sous la direction de Constantinople, de tous les peuples turco-mongols.

De si vastes desseins pouvaient devenir un danger même pour les Allemands ; une trop grande Turquie chercherait naturellement à s'émanciper de Berlin, à n'être plus seulement un instrument et un Etat vassal. Précisément au même moment, les Allemands, par leurs traités de paix avec l'Ukraine, la Russie et la Roumanie venaient de s'assurer de nouvelles routes vers l'Asie centrale sans avoir besoin de passer par la Turquie : route terrestre par Kiew, Samara, Samarkand, et route semi-maritime par Constantza, Batoum, Tiflis, Bakou, la mer Caspienne. Dès lors, dans les plans des Kühlman et des Hellferich, le chemin de fer de Bagdad lui-même, dont on n'était pas sûr de recouvrer le terminus tombé aux mains des Anglais, devenait moins intéressant, puisque toute la Russie et l'Asie centrale s'offraient à la colonisation allemande. Il fallait donc que les Allemands dominassent au Caucase directement sans l'intermédiaire des Turcs. Tandis que les soldats ottomans, refoulant les Arméniens, marchaient sur Tiflis, un ordre vint de Berlin : arrêter la marche en avant, s'en tenir aux limites du traité de Brest-Litovsk, respecter l'indépendance des républiques caucasiennes. La Turquie céda : on peut être assuré que ce ne fut pas de bonne grâce.

Les Allemands se mettent alors à organiser le Caucase ; ils appliquent la méthode : diviser pour régner. A force de promesses ils parviennent à gagner les dirigeants Géorgiens, hobereaux et socialistes. La Géorgie, reconnue indépendante, devient l'alliée directe de l'Allemagne qui s'en servira au besoin comme contrepoids aux ambitions turques. On apprenait dernièrement la naissance d'une petite république Arménienne dans les districts arméniens de l'ancienne Transcaucasie, avec Erivan pour capitale. Dans les montagnes, la « République des montagnards du Caucase » s'organise. Dans la région de Bakou, les Tatares sont

toujours en lutte avec les éléments bolcheviks qu'appuient des fractions arméniennes. Ainsi l'Allemagne compte assurer sa suprématie au nord et au sud du Caucase en y maintenant une série de petites républiques indépendantes dont elle envenimera au besoin les antiques rivalités et qu'elle excitera les unes contre les autres. Elle-même apparaîtra comme arbitre et pacificatrice.

Une Arménie indépendante, si petite et si faible soit-elle, c'est un coup droit à la Turquie, qui voulait anéantir jusqu'au nom et au souvenir des Arméniens ; c'est en même temps, pour l'Allemagne, un argument dont elle se servira quand elle devra plaider sa cause devant les peuples civilisés, qui la rendront responsable de n'avoir pas empêché l'épouvantable massacre d'un million d'Arméniens par ses alliés Turcs ; elle montrera cet embryon d'Etat et dira : « Dès que j'ai pu agir, j'ai sauvé ce qui restait des Arméniens ! » Il y a là, en même temps qu'une manœuvre politique, une « manœuvre morale » en préparation.

République géorgienne, république arménienne, peuvent être, pour ces peuples, des moyens de fortune pour échapper aux massacreurs turcs et aux destructeurs bolcheviks, mais leur indépendance n'est qu'une vaine apparence ; ils sont aux mains de l'Allemagne. Il n'existait, pour ces petites nations, qu'un moyen de vivre vraiment libres, c'était de s'unir entre elles, d'oublier leurs rancunes et de former un faisceau solide. La Russie impuissante, les alliés trop éloignés pour pouvoir leur venir en aide, peut-être ne pouvaient-elles pas échapper à la solution provisoire à laquelle elles se sont résignées. Mais elles ne tarderont pas à sentir le poids de la tutelle allemande. Le jour prochain où un ordre et une force renaîtront en Russie, c'est de ce côté-là, et du côté des alliés, qu'on les verra se retourner ; là seulement elles trouveront la liberté et les conditions d'un développement original et autonome. Le Caucase et ses peuples joueront, pendant et après cette guerre, un rôle considérable dans l'histoire du monde.

RENÉ PINON.

(Correspondance d'Orient, du 25 Août)

FAITS ET INFORMATIONS

La situation au Caucase

Un événement capital, l'apparition des Anglais à Bakou, vient de bouleverser de fond en comble le calme relatif et superficiel qui s'était établi au Caucase grâce à la reconnaissance par les empires centraux des trois Républiques géorgiennes, arménienne et tatare. Calme relatif, du moins en ce qui concerne les Arméniens, puisque malgré les négociations de paix de Trébizonde, de Batoum et de Constantinople, la lutte n'avait jamais cessé entre les turco-tatares et l'armée nationale arménienne. Calme bien superficiel, puisque les sympathies des Arméniens du Caucase restaient toujours acquises à l'Entente, toute la nation arménienne n'espérant la réalisation intégrale de ses aspirations que dans le triomphe de la cause des Alliés.

Ce n'est plus un secret pour personne : c'est autant à l'énergique résistance arménienne qu'à l'intervention allemande, que les troupes turques ont dû d'être obligées d'arrêter leur mouvement en avant. Naguère encore, et il n'y a pas très longtemps, le *Vorwaerts* écrivait : « Il est dans l'intérêt bien entendu de l'Allemagne et de l'Autriche que la Turquie porte tous les efforts de sa politique en Mésopotamie et en Syrie. Puisque des troupes allemandes se battent pour la Turquie sur le front de Mésopotamie, nous avons le droit de faire observer au gouvernement turc, en toute amitié, que l'opinion publique allemande considère comme un devoir pour la Porte d'exercer son initiative politique, non pas tant au Caucase et en Perse Septentrionale, que sur la pointe menacée de la Mésopotamie et de la Syrie. »

Si les Turcs ont cédé, ce n'est sûrement pas sans difficulté, puisque les troupes allemandes, formées sur place par le groupement des prisonniers de guerre, ont été obligées à différentes reprises de combattre leurs alliés Turcs. Nous avons entendu parler déjà de prisonniers Turco-Tatares amenés à Tiflis par les

Allemands, et on nous communique maintenant, de source bien informée, que la ville de Kara-Kilissa, près d'Alexandropol, qui est considérée comme la clef de la vallée de Lori, conduisant à Tiflis, a été défendue contre les Turcs par un détachement allemand.

Ce n'est certes pas par esprit d'humanité que les Allemands sont intervenus de la sorte, mais par esprit de conquête, pour étendre leur domination par l'Ukraine, par la Crimée, par la Géorgie et par l'Arménie, vers les richesses de Bakou qu'ils convoitent, vers l'Asie centrale et vers les Indes.

Mais comme partout et comme toujours, voilà les troupes anglaises qui font leur apparition sur les bords de la Caspienne s'avançant vers Bakou, pour empêcher la mainmise allemande, et pour endiguer leur avance vers l'Est.

Les Allemands doivent courir encore une fois au plus pressé, et le plus pressé c'est de déloger les Anglais de la région de Bakou. Mais comme ils n'ont pas de forces disponibles suffisantes sur place, ils sont obligés d'avoir recours, bien malgré eux, aux troupes turques. C'est ainsi que nous lisons dans l'éditorial du *Temps* du 3 septembre : Bien loin de Constantinople, une autre entreprise occupe les Turcs. Le *veto* allemand qui avait arrêté leurs opérations du Caucase n'a pas été définitif — ou bien il ne s'appliquait peut-être qu'à la Géorgie, mais non à la « République de l'Azerbeïdjan Septentrional dont l'indépendance a été proclamée le 28 mai, dont la capitale devait être fixée à Bakou, et dont les fondateurs semblent s'être placée d'emblée sous le protectorat turc.

« Les troupes ottomanes se sont donc remises à avancer vers le 20 juillet entre la région de Tiflis et la mer Caspienne. On n'a eu que peu d'informations sur leur marche, qui paraît avoir été assez pénible, mais rien n'indique que le gouvernement ottoman ait renoncé à ses projets ». Les Allemands doivent donc, quoique à contre cœur, faire appel à la coopération turque au Caucase.

Les choses en sont actuellement au Caucase, comme avant la reconnaissance par les centraux des trois Républiques de Transcaucasie. De ces trois Républiques, la Géorgie seulement, a trouvé grâce et des conseillers allemands iront incessamment prendre en mains les départements de la guerre, des finances et de l'agriculture. En effet, les stipulations supplémentaires du

traité de Brest-Litovsk, que le gouvernement allemand vient de conclure avec les Bolcheviks, ne font mention que de la République Géorgienne, les Arméniens ayant été jugés, sans aucun doute trop ententophiles et les Tatares trop pro-turcs.

Le résultat de ce changement de choses ne peut qu'aggraver la situation des Arméniens du Caucase.

La garnison arménienne de Bakou, qui a si vaillamment défendu la ville pendant des mois et qui avait déjà depuis longtemps demandé assistance au commandant des troupes anglaises de la Perse, a assurément reçu en libérateur le contingent anglais qui vient d'y débarquer. D'autre part, si les forces turques ont tant de difficulté, d'après les informations du *Temps* à se frayer leur chemin du côté de Tiflis, ces difficultés ne peuvent provenir ni des Géorgiens, ni des Tatares; elles ne proviennent que de la résistance opposée par l'armée nationale arménienne.

Mais cette résistance, et les sympathies affichées des Arméniens de la région de Bakou et d'ailleurs, n'attireront-elles pas de dures représailles sur les Arméniens du Caucase? C'est fort à craindre, et les nouvelles lancées de Constantinople en date du 2 septembre, assurant que les musulmans de la région d'Erivan auraient été persécutés d'une façon atroce par les Arméniens, semblent préparer l'opinion publique du monde civilisé à de sanglantes représailles.

L'unique moyen d'y remédier, c'est de renforcer les troupes alliées du Caucase, non seulement pour sauver les Arméniens, mais pour sauver le Caucase même de la mainmise turco-allemande et pour en faire un troisième centre de résistance en Russie.

Dans un article très éloquent, paru dans le numéro du 4 septembre de *l'Echo de Paris*, M. Ernest Outrey, député, dont la compétence en matières orientales est incontestable, soutient la même thèse :

« Il est enfin écrit-il, un facteur qu'il serait regrettable de négliger, bien que l'action des Alliés ne puisse s'y faire sentir immédiatement. Il s'agit du Caucase, où les armées nationales arméniennes, avec un courage et une ténacité remarquables, tiennent tête aux forces turques. L'avance des Alliés par la Sibérie, l'appui qu'ils donneraient à l'Oural et au Don, ne seraient pas sans avoir une répercussion heureuse sur le moral des Caucasiens.

« Appuyés moralement par les Alliés, certains d'une aide prochaine, les Caucasiens tiendront certainement jusqu'à l'heure où, de la Sibérie par l'Oural et le Don, le front russe enfin rétabli, viendra se rallier à celui du Caucase. »

Les Arméniens tiendront, nous en avons la ferme conviction, mais il faut que le secours soit hâté, en empruntant non pas la voie de la Sibérie, mais la voie déjà toute frayée de la Perse.

A. H.

La République Arménienne

Nous lisons dans le Daily Telegraph du 15 août :

Comme il a été déjà annoncé, une République Arménienne indépendante a été proclamée et reconnue par les Turcs. Cette République contient les districts d'Erivan et d'Etchmiadzine, avec environ 12.000 kilomètres carrés de territoire et 400.000 habitants. La nouvelle République ne comprend donc que deux districts, sur les sept de la province d'Erivan, sans compter les autres provinces arméniennes de Russie, et pour ne rien dire de l'Arménie Turque.

L'Agence Reuter est informée de source autorisée, que les autorités turques ont formé le dessein de forcer les Arméniens des autres districts à quitter leur foyer, pour aller vivre dans la petite République d'Ararat, pour pouvoir peupler ensuite avec des Turcs ces districts évacués.

Le Parlement Arménien

On mande d'Amsterdam que d'après les rapports parvenus de Constantinople, le Parlement Arménien a été ouvert le 1^{er} août à Erivan, en présence des représentants spéciaux des empires centraux, de l'Ukraine et de la Perse.

Les centres de ralliement

Sous ce titre nous lisons dans le Pall Mall Gazette du 14 août :

Les Alliés dans les régions de Mourmansk, d'Arkhangel et de Vladivostok forment des points de ralliement pour les antibolchevistes de la Russie du nord et de la Sibérie orientale, les Tchéco-Slovaques tiennent la Sibérie centrale et occidentale et les districts du bas Volga, les Cosaks du Don et du Kouban tiennent tête dans le Sud-Est de la Russie, et les Arméniens et autres résistent en Transcaucasie.

Partout le peuple se tourne contre les bolcheviks et demande aux Alliés de restaurer l'ordre. Mais le secours doit se hâter, si on veut sauver les populations des provinces de l'intérieur, restées fidèles aux Alliés. Même en Roumanie et en Pologne, qui se trouvent le plus près des Etats germaniques, des troubles sont fomentés contre nos ennemis.

Il est difficile de voir comment cet ennemi pourrait maintenir ses succès à l'Est, sans renforcer son armée orientale, et c'est ce qu'il ne pourrait jamais, sans courir des risques terribles en Italie et sur le front occidental.

Les loups dévorés par les agneaux

Constantinople, 2 septembre. — On assure de source autorisée, que les musulmans de la région d'Erivan sont persécutés d'une façon atroce par les Arméniens (?). Ainsi dans cette région, en quelques jours, les habitants de plus de 30 villages musulmans ont été massacrés et les villages détruits. Des centaines de femmes et d'enfants musulmans, assiégés dans une ville par les Arméniens et qui ont réussi à s'échapper, sont arrivés à Kaghisman, mourant d'inanition et d'épuisement. Au sud d'Akhalkalak, dans le village de Folati, des Arméniens ont arraché de leurs maisons 17 musulmans et les ont massacrés sans pitié. A Terk, ils ont assassiné également le musulman Iskander. Ces actes de cruauté prouvent une fois de plus quels sont les massacreurs et les innocents (?), et infirment les calomnies des Arméniens lancées sur le compte des Turcs, calomnies qui ont trouvé tant d'oreilles complaisantes dans le clan de l'Entente.

Un appel aux Anglais et aux Américains

Le colonel Haig, consul général britannique à Ispahan, télégraphie aux journaux de Londres :

Fuyant l'oppression turque, les survivants arméniens quittent la Turquie, après avoir opposé une brave résistance. Nous faisons appel à l'Angleterre et à l'Amérique, pour secourir ces héros survivants.

L'Infiltration Allemande

On télégraphie de Berne, à la date du 30 août que le gouvernement de Georgie a décidé de faire appel aux conseillers techniques allemands, pour diriger les ministères des finances, de la guerre, de l'intérieur et de l'agriculture.

La *Reichspost* de Vienne écrit que le gouvernement de Crimée négocie actuellement avec Berlin pour obtenir un grand emprunt.

Le Post-Scriptum de Brest-Litovsk

La *Gazette de l'Allemagne du Nord* a publié en date du 29 août, quelques renseignements sur les stipulations complémentaires que le gouvernement allemand a conclues avec les bolchevistes. D'après ce post-scriptum, le gouvernement allemand déclare qu'il n'a jamais encouragé la séparation des peuples installés aux confins de la Russie, et qu'à l'avenir il laissera toute liberté à la Russie pour régler elle-même ses affaires intérieures. Toutefois les bolchevistes abandonnent la Livonie, l'Estonie et la Géorgie, que le traité de Brest-Litovsk leur avait laissées.

En Livonie et en Estonie, pays dont l'indépendance est désormais reconnue par les bolchevistes, le commerce russe pourra utiliser les voies de communication, et celles-ci aboutiront à des postes francs. C'est ce que la *Gazette de l'Allemagne du Nord* appelle laisser ouvert à la Russie l'accès de la mer Baltique.

Les bolchevistes reconnaissent aussi l'existence de la Géorgie, mais l'Allemagne n'a pas obtenu d'eux la même concession en ce qui concerne les autres Etats qui se forment auprès du Caucase. La *Gazette de l'Allemagne du Nord* remarque que les bolchevistes attachent le plus grand prix à la région pétrolifère de Bakou.

En réalité, il semble que l'Allemagne ne tienne pas à créer actuellement d'autres Etats caucasiens, car ce nouveau démembrement de la Russie profiterait aux Turcs. Quant aux régions pétrolifères, la *Gazette de l'Allemagne du Nord* annonce qu'une partie de leur production a été promise par les bolchevistes à l'Allemagne et à ses alliés. On voit donc qu'une cession territoriale devenait superflue comme en Roumanie.

Protestation turque

Zurich, 4 septembre. — Le gouvernement turc vient d'adresser à Berlin une note très vive pour protester contre la conclusion des traités additionnels de Brest-Litovsk, traités qui lèsent les intérêts de la Turquie au Caucase.

Le grand-vizir à Berlin

On mande de Berlin à la *Gazette de Francfort*, en date du 3 sept. que le grand vizir Talaat pacha arrivera à Berlin dans le courant de cette semaine pour entamer des discussions avec les hommes d'Etat dirigeants allemands sur le traité complémentaire germano-russe au traité de Brest-Litovsk, qui touche aux intérêts turcs sur la mer Noire et la mer Caspienne. On attend en même temps à Berlin l'ambassadeur d'Allemagne à Constantinople, comte Bernstorff.

EN TURQUIE

Communiqués officiels

Londres, 4 septembre. — Nos forces aériennes ont effectué de nombreuses reconnaissances dans la mer Egée, ainsi que dans les Dardanelles.

La ville de Constantinople a été bombardée dans la nuit du 26 août :

L'aérodrome de Galata, la base d'hydravions de Gallipoli et Tchanak ont été violemment bombardés par des unités anglaises et grecques.

Constantinople a été de nouveau bombardée dans la nuit du 27 au 28 août avec de bons résultats. L'attaque était dirigée contre l'arsenal et les chantiers maritimes de Galata, dans le quartier de Péra, et contre le ministère de la guerre et les casernes avoisinantes dans le quartier de Stamboul.

Un de nos appareils n'est pas rentré.

Le Sultan Mehmed VI et Enver pacha

Zurich, 31 août. — On apprend ici que l'opposition s'accroît entre le nouveau Sultan de Turquie et Enver Pacha, le ministre de la guerre qui a joué depuis si longtemps d'une dictature militaire de fait. Mehmed VI procède avec beaucoup de lenteur et de tact ; mais il ne s'en montre pas moins résolu à amoindrir l'influence du tout puissant personnage. Dernièrement il lui a fait signifier de ne plus porter désormais le titre de vice-généralissime dont il se pare sans aucun droit. Le Sultan veut être le seul maître de l'armée. Pour bien marquer son intention il se rend chaque semaine au ministère de la guerre et passe quelques heures dans la pièce réservée au généralissime. On dit que, découragé, Enver pacha demanda récemment l'ambassade de Berlin. Mais les Allemands qui jugent sa présence plus utile à Constantinople qu'à Berlin s'interposèrent pour l'empêcher de partir. Rifaat pacha, qui a été nommé au poste de Berlin, s'est opposé à l'entrée en guerre de la Turquie à l'automne de 1914. Tous ces faits indiquent qu'un certain changement de sentiments s'accomplit dans les cercles dirigeants de la politique turque. Tant que l'armée allemande n'a pas été battue et qu'elle soutient la clique au pouvoir depuis dix ans, il serait du reste aisé d'en exagérer la valeur.

Ligue des nationalités opprimées de Turquie

Rome, 30 août. — Ces jours derniers a été constituée en Suisse, une ligue des peuples opprimés par la Turquie. Cette ligue, qui comprend des Arméniens, des Grecs, des Arabes et des Juifs, a pour but la réalisation d'un programme d'entente pour la liberté des peuples. Le comité de cette ligue visitera très prochainement les capitales des nations alliées.

Le Gérant : EMILE BERTRAND

Imp. M. FLINIKOWSKI, 216, Bd Raspail, Paris (14^e)
